

## Extrait du livre

UN

### BION À NEW YORK ET À SÃO PAULO

(Partie : *Bion à New York*, 1977)

Titre original

BION IN NEW YORK AND SÃO PAULO, edited by F. Bion

Copyright © 1980 by the Estate of W. R. Bion

*Publié avec l'accord de*

*Patterson Marsh Ltd et de Francesca Bion*

ISBN 2-916120-01-7

Dépôt légal, 1<sup>re</sup> édition : octobre 2006

© LES ÉDITIONS D'ITHAQUE

2, rue de Tombouctou, 75018 Paris – [www.ithaque-editions.fr](http://www.ithaque-editions.fr)

W. R. BION

Bien ! nous voilà tous ici... Mais où est-ce, « ici » ? Je me souviens d'une époque – il y a quelque soixante-dix ans – où j'habitais à une adresse que je nommais : « Newbury House, Hadam Road, Bishops Stortford, Hertfordshire, Angleterre, Europe ». Un petit garçon m'a dit : « Tu as oublié "Monde". » Alors, je l'ai ajouté... Depuis, les astronomes m'ont appris que nous faisons également partie d'un univers de nébuleuses, d'une galaxie spirale à laquelle notre système solaire appartient. Les astronomes peuvent s'en tirer avec ce genre d'annonce ; personne ne viendra se plaindre qu'ils soient toujours en train d'« inventer » de nouvelles découvertes. Mais, comme Freud l'a remarqué, ce n'est pas le cas avec les médecins ou les psychanalystes. Les gens disent : « Ces médecins n'arrêtent pas d'inventer de nouvelles maladies, puis ils les traitent. Ils y trouvent leur compte. » Mais personne ne dit : « Vous, les astronomes, vous inventez un nouvel univers, et ensuite vous voulez un autre télescope. » Parce qu'on pense, sans doute, que ce qu'est l'Univers n'importe pas tellement.

Maintenant, je voudrais resserrer un peu notre champ de vision, en abandonnant les éléments que nous trouvons peu pertinents. En tant qu'analystes, nous observons ce que nous appelons le caractère ou la personnalité. Ce point de vue particulier – je ne veux pas dire que Freud l'a inauguré, mais il lui a donné un élan considérable – se révèle être un vaste univers en lui-même. Nous oublions que la dimension donnée par Freud à cette scrutation a provoqué toutes sortes de désagréments. Nous ne nous en rendons pas compte parce que nous nous trouvons au centre même de la tempête, tout en ignorant ce « centre », dont nous faisons partie. Mais c'est bien avec cette turbulence-là que nous avons à faire.

À quoi ressemble-t-elle, à nos yeux ? Que nous attendons-nous à voir en allant dans nos cabinets demain ? Qu'allons-nous observer ? Quelle est notre interprétation, notre diagnostic ? Quelle est notre interprétation des faits que nos sens mettent à notre portée ?

Nous présupposons l'existence d'une psyché, d'une personnalité. À quoi ressemble-t-elle ? Quelle odeur peut-elle avoir ? Peut-elle s'offrir à notre toucher, affecter nos sensations ? En avons-nous une impression tactile ? Jusqu'à présent, nous savons que non ; jusqu'à présent, nous ne pouvons pas dire : « J'entre les yeux bandés dans cette pièce et je sens qu'une psychose vient cogner contre ma psyché. » Avec quoi, alors, suis-je en contact ? Y a-t-il un moyen de verbaliser la chose ? Y a-t-il un moyen quelconque de communiquer<sup>1</sup> la chose ? Théoriquement, oui. Théoriquement, nous pouvons écrire des articles, nous pouvons écrire des livres. Mais, demain, avec quoi *effectivement* entrerons-nous en contact ? Et, à partir de ce contact, allons-nous pouvoir dire : « J'ai déjà été ici, j'ai déjà éprouvé cette sensation » ? Si oui, quelle sensation ?

Élargissons à nouveau notre champ de vision, prenons l'Univers tout entier – j'ai déjà été ici. Où ? Selon les astronomes, cette galaxie spirale, dans laquelle se trouve notre système solaire, ne cesse pas de tourner ; c'est un long chemin qu'elle parcourt ainsi,

1. La notion de *communication* chez Bion est importante ; elle a le sens précis de rendre public un savoir privé ou inconscient. Ainsi, quand l'analyste propose une interprétation au patient, il fait acte de communication en ce qu'il essaie de rendre conscient l'inconscient. Dans le même sens, en parlant de la connaissance inconsciente qu'a le rêveur de l'ensemble des idées qui se trouvent à l'origine de son rêve, Freud écrit : « Il est donc très vraisemblable que le rêveur a une connaissance de son rêve, et il ne s'agit plus que de le rendre capable de retrouver cette connaissance et de nous la communiquer » ; et encore : « Aussi [le médecin ayant l'habitude de l'analyse devrait] pouvoir facilement rétablir son malade, en le délivrant de son ignorance par la communication de ce qu'il sait. » *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1961 [1916-1917], respectivement p. 90 et p. 262. (Ndt)

et bien du temps passe, à nos yeux, jusqu'à ce que nous nous retrouvions à notre point de départ – quelque chose comme deux fois 10<sup>8</sup> millions d'années-lumière –, et c'est tellement long que, si nous regardons vers le centre galactique, il n'y aura rien à voir, à l'exception des rémanences de la nébuleuse du Crabe qui est encore en pleine explosion... Pour nous, cela paraît immense, parce que nous sommes des créatures éphémères.

Sans oublier tout cela, mais en l'employant comme toile de fond, rétrécissons encore une fois notre champ de vision et regardons la chose du point de vue psychanalytique, microscopique. Nous avons besoin d'avoir une représentation de ce qu'on « voit », de ce avec quoi nous entrons en contact. Il serait pratique de pouvoir y trouver quelque chose de familier et de dire « J'ai déjà vu cela » ou « J'ai déjà vécu cette expérience ».

Revenons à ma vie privée : quand j'étais petit, les grands me prenaient pour un enfant bizarre, toujours en train de poser des questions. On m'a fait réciter un poème :

« J'entretiens six honnêtes serviteurs  
(Ils m'ont appris tout ce que je sais) ;  
Ils s'appellent Quoi et Pourquoi, et Quand  
Et Comment, et Où et Qui.  
Je les ai envoyés par-delà mer et terre  
Je les ai envoyés à l'est et à l'ouest ;  
Mais après avoir travaillé pour moi,  
Je leur ai, à tous, accordé du repos<sup>2</sup>. »

On trouvait extrêmement amusant que j'aie à réciter ces vers. Moi-même, je n'arrivais pas à voir où était la blague. On m'a expliqué que j'étais pareil à l'Enfant d'Éléphant, qui posait toutes ces questions – et, comme un idiot, j'en ai encore ajouté une. J'ai dit : « Qui était le père de l'Enfant d'Éléphant ? » On n'a pas apprécié ;

2. Rudyard Kipling in *Just So Stories* (1902). En français : *Histoires comme ça*.

ce n'était pas drôle. Mais je ne plaisantais pas. J'ai décidé qu'il valait mieux être prudent et ne pas poser trop de questions... Il m'a fallu longtemps avant d'oser recommencer. C'est John Rickman, le premier analyste que j'ai rencontré dans ma vie, qui m'a un peu facilité la tâche. Cela dit, le problème est toujours d'actualité : je ne pense pas que poser des questions soit plus apprécié maintenant qu'autrefois.

Revenons au poème de Kipling : « Je leur ai, à tous, accordé du repos. » Quand nous sommes avec un patient dans notre cabinet, nous devons oser nous reposer. Il est difficile de voir ce qu'il y a de si effrayant là-dedans, mais ça l'est. Il est difficile de rester silencieux et de laisser au patient une chance de dire ce qu'il a à dire, quoi qu'il ou elle ait à dire. C'est effrayant pour le patient – et il déteste ça. Nous subissons une pression constante pour dire quelque chose, pour admettre que nous sommes des médecins ou des psychanalystes ou des travailleurs sociaux ; pour fournir une sorte de boîte étiquetée dans laquelle on puisse être casé de la tête aux pieds. Ainsi, le patient essaye de diagnostiquer l'analyste, et l'analyste espère avoir une petite chance de « voir émerger une forme(*pattern*) ». J'utilise délibérément cette expression ; Freud a été très impressionné par la façon dont Charcot l'a utilisée<sup>3</sup>.

Notre attention doit se concentrer sur l'individu. Ce n'est pas grave de parler de l'univers astronomique, ce n'est pas grave de parler du cosmos. Mais laisser entendre que nous sommes des gens enclins au respect de l'individu est chose dangereuse, parce que cela n'est pas facilement toléré par le groupe, par la foule,

3. Cf. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, op. cit.

En décrivant la méthode du grand neurologue dans son « Charcot » (1893), Freud écrit : « Devant l'œil de son esprit, s'ordonnait alors le chaos [...] ; les formes complètes et extrêmes, les "types" se détachaient à l'aide d'une sorte particulière de schématisation, et, à partir des types, l'œil parcourait la longue série des formes atténuées, des formes frustes, qui depuis tels ou tels indices caractéristiques du type se perdaient dans l'indéterminé. » In S. Freud, *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 1991, p. 62 (c'est l'auteur qui souligne). (Ndt)

par la nation ou par l'espèce. Alors, autant être clair à ce sujet. Notre travail implique un préjugé philosophique favorable à la personne, favorable à l'unicité de l'individu humain. Une pression émotionnelle s'exercera sur quiconque osera attacher de l'importance à l'individu, et osera lui-même être un individu. Il se peut que nous soyons tentés de dire : « Je suis américain », ou « britannique », ou « freudien », ou « jungien », ou « kleinien », ou n'importe quel label « respectable ». Mais chaque psychanalyste doit avoir la hardiesse, et la ténacité qui va avec, d'insister sur le droit d'être soi-même et d'avoir son propre avis sur cette expérience étrange qui a lieu lorsqu'il saisit la présence de quelqu'un d'autre dans la pièce. La pression en sens inverse est considérable. Vos sens vous disent que vous êtes dans votre cabinet, vous avez l'habitude des fenêtres ici, du mobilier là-bas ; des pressions sont là, partout, pour vous faire sentir que vous êtes chez vous. Il est difficile d'y résister. J'avais suggéré ceci : débarrassez-vous de vos souvenirs, débarrassez-vous du temps futur de votre désir<sup>4</sup> ; oubliez-les, tous les deux à la fois – ce que vous saviez et ce que vous voulez –, et faites de la place pour une idée nouvelle. Il se peut qu'une pensée, une idée errante, circule dans la pièce à la recherche d'une demeure. Parmi ces idées, il se peut qu'il y en ait une qui soit à vous, remontée du fin fond de vos viscères, ou une qui provienne du dehors, c'est-à-dire du patient.

Voici une histoire lugubre. Le patient vient vous voir depuis cinq ou dix ans. Si vous êtes honnête, il peut vous arriver de dire que la simple vue du patient vous rend malade à en crever ; et si le patient est honnête, il peut lui arriver de dire qu'il lui suffit d'entendre parler de psychanalyse ou de voir son analyste pour tomber malade à en crever. Ce n'est pas très courtois de parler ainsi ; et ça ne sert à rien non plus. Nous devons garder une

4. « Discard the future tense of your desire. » Bion joue sans doute ici avec le mot *tense*, qui en anglais peut signifier la tension, l'anxiété, mais aussi les temps de conjugaison des verbes (*past tense, future tense, etc.*). (Ndt)

politesse conventionnelle et civilisée. Le recours à la violence, par exemple casser un meuble, dépasse les limites des conditions minimales nécessaires à l'exercice de la psychanalyse, même si l'analyste peut tolérer temporairement un tel comportement. On attend d'un enfant – peu importe son âge – qu'il ait un comportement raisonnablement poli.

[Tout analyste doit mettre au clair dans sa tête quelles sont, selon lui, les conditions minimales nécessaires (les CMN<sup>5</sup>), à partir desquelles son patient et lui pourront engager un travail.]

Élargissons encore une fois notre champ de vision en adoptant un vertex<sup>6</sup> biologique. L'animal humain a été jusqu'à présent extrêmement destructeur; il chasse en groupe, en horde, et a réussi à en finir avec l'opposition d'autres animaux dangereux, y compris celle des tigres et des lions.

[L'analyste et l'analysant se trouvent seuls dans la même pièce. Les CMN consistent en un comportement conventionnellement poli et civilisé des deux. Ils sont encore des animaux dangereux, et nous pouvons donc constater que les bornes proposées par la psychanalyse limitent leur comportement. De même, nous pointons un comportement primitif (et, bien que ce ne soit pas notre intention, nous le provoquons). L'entretien psychanalytique est en lui-même une expérience du conflit entre les phénomènes qui attirent notre attention et les CMN liées au travail. Si ce fait-là,

5. *MCN: Minimum Conditions Necessary: (Ndt)*

6. « On se souviendra que le terme "vertex" peut être pris pour l'équivalent de "point de vue", sauf dans certains cas spéciaux. Il existe une spécificité psychologique ou mentale analogue à la spécificité associée à la relation entre organe des sens et impressions sensorielles. Pour tenir compte de cette spécificité, il est nécessaire d'écarter l'expression "point de vue" et de la remplacer par un terme plus abstrait tel que "vertex". » In W. R. Bion, *L'Attention et l'Interprétation, une approche scientifique de la compréhension intuitive en psychanalyse et dans les groupes*, Paris, Payot, 1974, p. 211. Voir aussi plus loin l'explication donnée par Bion dans sa troisième conférence à São Paulo, p. 162-166. (Ndt)

souvent passé inaperçu, était pris en compte, on comprendrait pourquoi l'analyste et l'analysant se fatiguent sous la pression d'une psychanalyse.]

Que des contrariétés surgissent entre l'analyste et l'analysant, c'est probable. Nous pouvons alors utiliser des termes techniques comme « transfert » ou « contre-transfert », pourvu qu'ils servent à nous éclairer plutôt qu'à nous confondre. Cela dit, la chose elle-même ne disparaît pas parce qu'on l'a nommée; peu importe leur nom, les sentiments du couple demeurent.

À partir de notre naissance, nous sommes censés constamment apprendre à nous comporter de façon civilisée. À un âge très précoce, nous avons déjà appris non seulement à *ne pas* être nous-mêmes, mais *qui* nous devons être. Nous sommes étiquetés, diagnostiqués, nous avons une interprétation bien arrêtée de *qui* nous sommes. Seulement, les *faits* ne cessent pas d'exister. Ce que dit le patient peut être utilisé par l'analyste comme une association libre. [L'analysant peut alors se méprendre et voir là une façon d'ignorer les faits qu'il a communiqués. Il faut que l'analyste garde clairement en tête que ce n'est pas le cas.] En temps voulu, une forme finira par émerger qui, à son tour, pourra être interprétée. De surcroît, le patient pourra découvrir qui il est. Très peu de monde pense qu'il est important d'être présenté à soi-même, mais, tant que le patient vivra, le seul partenaire dont il ne pourra jamais se débarrasser, c'est lui-même.

#### QUESTION

*Comment faites-vous pour aider le patient à découvrir son véritable Soi(Self) ?*

W. R. BION

Il est difficile d'emprunter à une notion nouvelle – celle de conscience de soi (*self awareness*) – de quoi éclairer cette chose fondamentale et essentielle. J'essaie de me laisser une chance d'absorber cette chose essentielle. Nos sens nous disent qu'il y a